

L'ESPACE MICHAUDIEN¹

Dans l'univers poétique d'Henri Michaux, l'espace constitue, plus qu'un milieu terrestre, un système d'oppositions cohérentes. Le premier élément fondamental du système spatial est le «dedans» qui englobe l'âme de l'être, tout son passé et tous les problèmes spirituels qu'il essaie de résoudre. C'est un espace protecteur, une barrière infranchissable qui enferme, clôt et encercle l'être et qui fait penser à la vie prénatale, pendant laquelle l'être se forme pour finalement venir au monde. Quant au second élément essentiel de l'espace michaudien, c'est le «dehors», qui ne signifie nullement le monde extérieur ou la nature, mais un espace imaginaire, une Utopie, qui n'est pas mentionné dans l'œuvre, car l'être est convaincu qu'il est impossible d'atteindre ce lieu indéterminé où règne la paix universelle. Alors, le «dehors», dans l'œuvre de Michaux, ne représente pas une spatialité réelle et incontestable. Il y symbolise le vide qui existe autour de l'être et, également, sa difficulté à établir des relations avec les autres qui vivent, eux aussi, isolés dans leur monde spécifique. En somme, dans l'univers michaudien, l'espace n'est pas un milieu partagé entre les hommes, «chaque être doit (y) rester dans sa bulle et la bulle reste dans le pays des bulles»². Et l'être écrasé entre ces deux espaces, intérieur et extérieur,

1 Cet article est la forme remaniée d'un chapitre extrait de notre thèse de «Haute Licence» intitulée *Analyse thématique d'un recueil d'Henri Michaux : Un certain Plume* (sous la direction de Nuran Kutlu; Institut de sciences sociales de l'Université d'Istanbul, 1994).

2 «Prédication» in *Qui je fus*, Edition de la N.R.F., coll. Une œuvre, un portrait, 1927, p. 47.

c'est d'abord un être dans l'embarras, un être qui éprouve l'ambiguïté de sa situation : «L'espace, dit-il, mais vous ne pouvez concevoir cet horrible en dedans-en dehors qu'est le vrai espace»³. Entre ces deux espaces principaux, prennent place deux autres couches que nous analyserons par la suite.

Il n'existe point de figure plus fréquemment traitée dans l'œuvre michaudienne que la figure de la boule. Dans cet univers, «la colère se met en boule», «Pon naît d'un œuf», on se met «dans une pomme», «l'Océan est une grenade», «Dieu est boule»... La mythologie et les légendes de toutes les cultures envisagent la boule, en d'autres termes, la sphère, en tant que symbole de perfection et de protection. Dans l'œuvre entière de Michaux, cette forme «achevée et durable»⁴ de l'espace circulaire sans ouverture semble d'abord associée à l'impression de bonheur. Le monde du dedans, c'est-à-dire l'espace intérieur de la boule, est un espace replié sur lui-même, où l'être s'enfouit pour échapper à l'hostilité du monde extérieur. Mais il s'agit évidemment d'une euphorie momentanée car cette vie qui protège l'être sans l'écraser n'est assurément pas la vraie vie, elle n'est qu'une anti-vie qui condamne l'être à la hantise du mouvement, au désir de «circuler librement en ce monde»⁵. L'ambiguïté de la perception spatiale de l'être michaudien tient au désir de concilier sa nostalgie de la boule et sa hantise du mouvement. Comme le précise G. Bachelard, «avec son poème, Henri Michaux a juxtaposé en nous la claustrophobie et l'agoraphobie»⁶. En fait, à mesure que l'œuvre se développe, nous apercevons chez l'être michaudien une indécision qui traduit à la fois le désir et l'effroi de sortir de l'espace protecteur : «Il voudrait agir. Mais la boule veut la perfection, le cercle, le repos (...) Il est à l'affût du mouvement. Il est le fœtus dans un ventre. Le fœtus ne marchera jamais, jamais»⁷.

3 «L'espace aux ombres» in *Face aux verrous*, Gallimard, 1967, p. 192.

4 G. Poulet, *les Métamorphoses du cercle*, Paris, Plon, 1961, Avant-propos, non paginé.

5 *Ibid.*, p. 14.

6 G. Bachelard, *la Poétique de l'espace*, Paris, P.U.F., 1958, p. 198.

7 «Difficultés» in *Plume précédé de Lointain intérieur*, nouvelle édition revue et corrigée, Gallimard, coll. Poésie, 1963, p. 119.

Il est à remarquer que la souffrance de l'être michaudien est contradictoire, puisqu'elle est à la fois expérience de l'emprisonnement et sensation de la perte. Dans cet univers, les représentations de vie et de mort qui paraissent d'abord incompatibles, s'entrecroisent et forment un vide spirituel, un labyrinthe mental sans issue : «Je suis parfois si profondément engagé en moi-même en une boule unique et dense (...) J'ai dans ces moments l'immobilité d'un caveau»⁸. Le monde enfantin y est réduit à cette figure qui revient souvent sous la plume de l'auteur, celle d'une «boule suffisante»; il s'agit parfois d'un souterrain dans lequel l'enfant «vit longtemps et il a froid»⁹, et parfois d'un rêve pendant lequel on le «jette dans un tonneau vide»¹⁰; devenu adulte, il est «couché au fond d'un silo instantanément creusé à des kilomètres de profondeur dans l'écorce terrestre, (et il) gît seul dans son tombeau profond»¹¹; bref, son monde intérieur est «un ventre froid»¹² protecteur mais hostile.

Tout cela nous renvoie à la spatialité michaudienne, entièrement évidée et sphérique. Quant aux éléments constitutifs de cet espace, ce sont des boules incluses les unes dans les autres : «Je l'avoue, je suis un creux fermé et quand je vois un précipice, attraction... hop!...»¹³ C'est dire que l'espace extérieur circulaire englobe l'espace intérieur qui, lui aussi, est une sphère. L'espace michaudien peut être conçu comme une série de sphères concentriques; et commençant par la couche intérieure, on peut faire le schéma suivant : Le dedans (A) —> le corps (B) —> la maison (C) —> le dehors (D).

8 «Entre Centre et Absence» in *Plume*, p. 11.

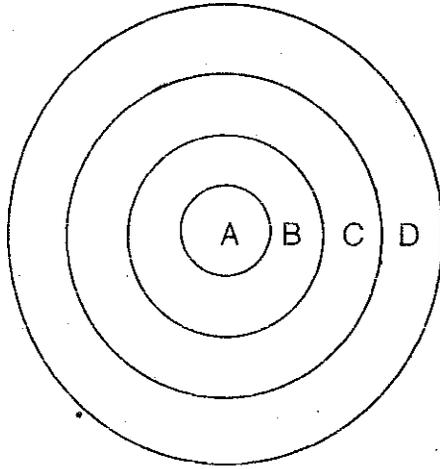
9 «La jeunesse du prince Bradamine» in *Europe*, juin-juillet, 1987, nos 698-699, p. 16.

10 «Mes rêves d'enfant» in *le Disque Vert*, no 2, 1925, p. 37.

11 «Ether» in *La nuit remue*, Gallimard, coll. Poésie, 1967, p. 66.

12 «Contre» *Ibid.*, p. 80.

13 *Qui je fus*, p. 28.



La deuxième couche qui encercle la première est le corps. Dans son univers fantastique, l'être considère son corps comme une chose vulnérable et impuissante; pour lui son propre corps est un obstacle à affranchir. Car il est faible et conscient de sa faiblesse physique, il veut faire éclater sa «boule» et parcourir le monde alors que son corps délicat l'en empêche. Le corps de l'être michaudien est toujours persécuté et martyrisé et il s'affaisse facilement. Au point que «Informe, peu informé, le corps n'a pas encore de plein, n'a pas de membres. Un fil, un simple fil, un fil entoure le vide de l'être. Enveloppe seulement»¹⁴. C'est précisément là qu'il faut chercher un autre problème de l'être michaudien extrêmement introverti : son propre corps qui devrait être son support matériel, engendre toute une problématique due à sa propre impuissance. Suivant la conception de l'être, nous apercevons que son corps présente pour lui l'aspect d'un espace vide dans lequel il peut circuler :

«L'espace s'étend (celui de mon corps?). Il est rond. J'y tombe. Je tombe en bas. Je tombe en haut. Je tombe infime dans des directions multiples. Rapide, je file. Ici, là, en successifs abîmes»¹⁵.

14 *À distance*, Mercure de France, 1997, p. 122.

15 «En circulant dans mon corps» in *La vie dans les plis*, nouvelle édition revue et corrigée, Gallimard, 1972, p. 39.

La troisième entrave à la liberté de l'être est la maison, qui signifie l'idée de la sédentarité qui le hante. La maison, «qui abrite la rêverie, qui protège le rêveur et lui permet de rêver en paix»¹⁶, est, en général, un espace protecteur. Si l'être michaudien affirme qu'il «aurait dégoût à posséder une maison»¹⁷, c'est parce que la maison lui apparaît comme une prison, comme une image d'espace clos traduisant l'impossibilité d'agir librement :

«La maison paternelle (et toutes les maisons autrefois, à la campagne surtout, étaient des maisons 'paternelles', avec leur mobilier immuable et les habitudes tyranniques des parents, et leurs règles de vie sans changement), cet ensemble, on ne dira jamais assez comme alors il comptait pour l'enfant. En bien ou en mal, il ne l'oubliera jamais»¹⁸.

Ce dernier exemple nous conduit au point central de la pensée de l'être : il veut mener une vie de nomade. Ce qu'il déteste par-dessus tout, est de dépendre de son entourage pour assurer la continuité de l'espèce et d'appartenir à une famille ou d'en fonder une¹⁹. Ce que l'être michaudien fuit, ce qui l'incite à la révolte, c'est la perspective de devenir un homme ordinaire, un sédentaire condamné au quotidien où il «retrouve sa défaite»²⁰.

Il est à remarquer que pour l'être, la partie la plus contraignante de la maison est le mur qui interdit directement la sortie du logis. Si dans *Un certain Plume*, les murs de la maison du protagoniste disparaissent subitement, c'est parce que le propriétaire ne veut pas subir l'angoisse d'être enfermé²¹. De plus, les matériaux dont on se sert pour construire la maison ont une importance indéniable pour l'être. Si on a utilisé un matériau naturel - par exemple un bois léger-, ou si la maison est bâtie sur

16 G. Bachelard, *op. cit.*, p. 26.

17 *Un barbare en Asie*, nouvelle édition revue et corrigée, Gallimard, 1967, p. 218.

18 *Affrontements*, Gallimard, 1981, p. 191.

19 Cf. «Plume voyage» in *Plume*, p. 146.

20 «L'insoumis», *Ibid.*, p. 68.

21 «Un homme paisible», *Ibid.*, p. 139.

pilotis, elle lui paraît sympathique et modeste²². Mais un matériau artificiel, comme le béton, engendre l'idée de stabilité et la claustrophobie :

«Nous devons bannir le béton de nos maisons. C'est indispensable. Pas de doute là-dessus. Cet esclave souffrant, ces fers tordus, écroqués, nous rendent malades. La neurasthénie dans les villes suit la courbe des constructions en béton. La civilisation basée sur l'esclavage moléculaire»²³.

Nous venons de voir que l'être michaudien est dominé par le désir d'échapper à tout espace contraignant, qu'il soit d'ordre mental ou physique. Et ce faisant il veut atteindre le «dehors», qui est pour lui le seul espace salvateur et bienfaisant. Pourtant nous devons ajouter que le recours à l'extérieur, dans cet univers, ne signifie nullement le recours à la nature : ici, la nature n'a rien de généreux ni d'apaisant. Dans *Un certain Plume*, nous ne trouvons presque rien qui ait trait à la nature, on n'en parle que dans deux situations cauchemardesques : dans le premier cas il s'agit d'un étang d'eau stagnante, dans lequel Plume va chercher un noyé pour lui arracher la tête²⁴, et deuxièmement d'un arbre tout noir de porter des culs-de-jatte²⁵.

Nous nous trouvons ainsi face à un dilemme : que signifie le «dehors» pour l'être michaudien sinon la nature? Nous pouvons dire que, pour lui, le «dehors» est synonyme de pays lointains, d'un autre monde plus compensateur, d'un milieu idéal, serein et paisible, où il subsistera éternellement et trouvera des hommes avec lesquels il pourra communiquer et qui aideront «à son perfectionnement»²⁶. L'être michaudien se trouve et veut se trouver en perpétuelle pérégrination. Pourtant cette tentative n'aboutit à rien et chaque fois qu'il veut briser ses chaînes, l'espace

22 *Un barbare en Asie*, p. 218.

23 «Portrait d'homme» in *Cahier de l'Herne-Henri Michaux*, Livre de Poche, coll. biblio/essais, no 4107, 1966-1983, p. 387.

24 *Plume*, p. 165.

25 *Ibid.*, p. 178.

26 *Ecuador*, nouvelle édition revue et corrigée, Gallimard, 1968, p. 98.

qu'il parcourt lui tend des pièges et le suffoque. Car, comme nous l'avons déjà précisé, il ne tarde pas à s'apercevoir que le «dehors» n'est certainement pas l'espace libre qu'il avait tant espéré atteindre lorsqu'il était enfermé «dedans» : c'est le quatrième et le dernier espace qui l'emprisonne, le non-lieu. Quant aux autres hommes avec qui il cherche à communiquer, ils sont souvent menaçants et hostiles. Le seul personnage michaudien, Plume, se sent généralement mal ou peu à l'aise sur toute la planète : chez lui, au restaurant, dans le train, en Europe, sur les autres continents. Car, il n'arrive pas à extirper ses souvenirs du passé et, chaque fois qu'il veut agir comme les autres, même comme simple touriste, ce n'est que le sentiment de l'échec qui le guette. Dans la vie nomade comme dans la vie sédentaire il est confronté au comportement hostile des autres, et dans les deux cas il se sent étranger à lui-même et à la société.

En guise de conclusion, nous pouvons dire que l'être michaudien est un asocial qui éprouve l'absence d'un dénominateur commun avec la plupart des hommes qu'il espère rejoindre. Après de vaines tentatives, il se rend compte que l'extérieur ne lui offre aucun moyen de salut ni de possibilité de libération pour sa conscience. «On trouve, dit-il, aussi bien sa vérité en regardant quarante-huit heures une quelconque tapisserie de mur»²⁷. Alors, le cercle vicieux se ferme autour de l'être en proie aux angoisses et il reste tout seul. Au début, lorsqu'il voulait sortir de sa boule, il cherchait une re-naissance. Mais son point d'arrivée est en même temps son point de départ, son unique lieu intime, à savoir, le centre des sphères, son «dedans».

M. OMAÏ

27 *Ibid.*, Préface, non paginée.